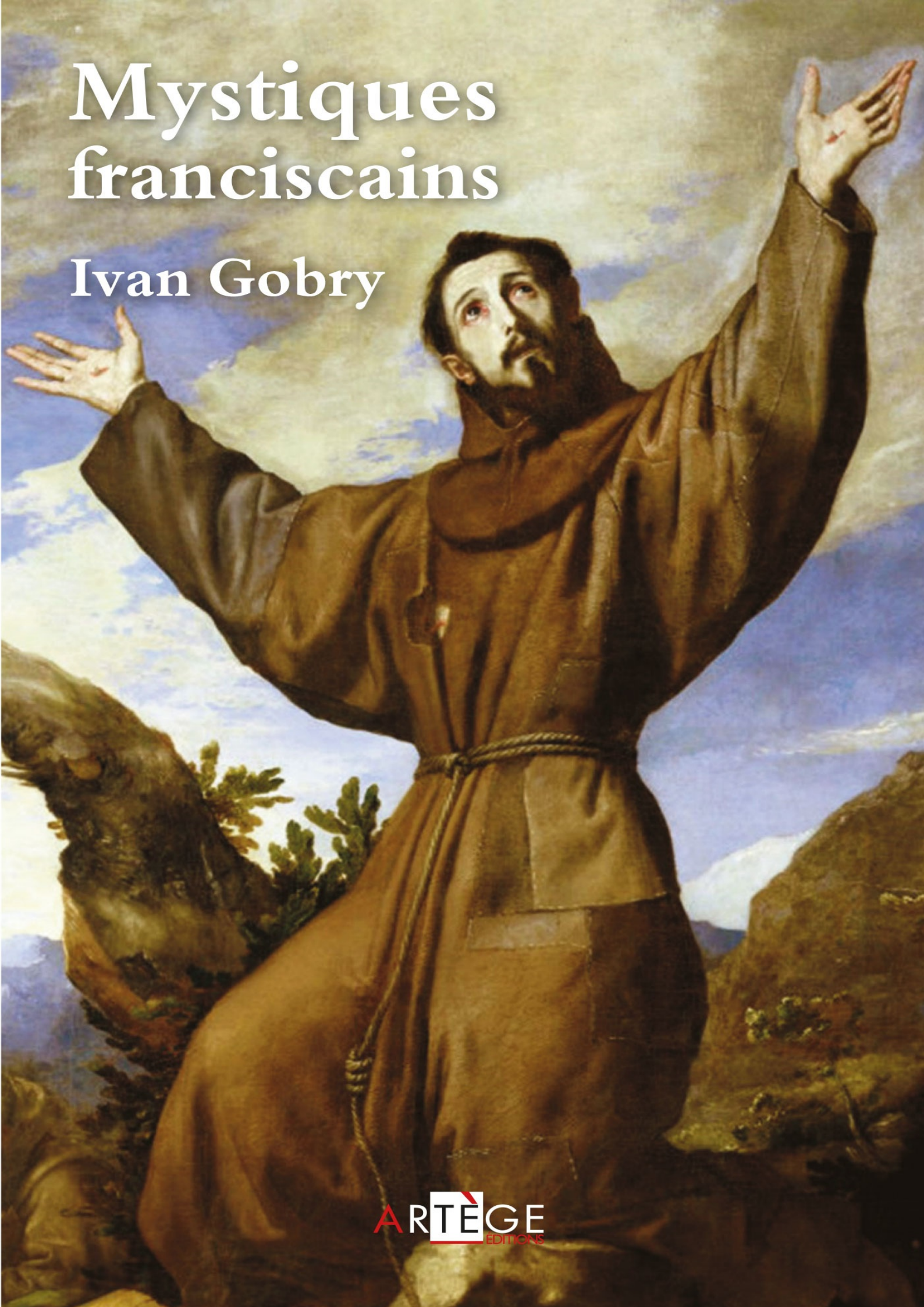


# Mystiques franciscains

Ivan Gobry



# MYSTIQUES FRANCISCAINS

MYSTIQUES  
FRANCISCAINS

Florilège

Textes choisis et présentés par Ivan Gobry

Editions Artège

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Tu es la beauté.  
Tu es la paix.  
Tu es notre protecteur.  
Tu es gardien et défenseur.  
Tu es la force.  
Tu es le rafraîchissement.  
Tu es notre espérance.  
Tu es notre foi.  
Tu es notre grande douceur.  
Tu es notre vie éternelle, grand et admirable Seigneur,  
Dieu tout-puissant, miséricordieux Sauveur.

## **Cantique des créatures**

Très-Haut, tout-puissant, bon Seigneur,  
à toi sont les louanges, la gloire, l'honneur et toute  
bénédiction ;

à toi seul, Très-Haut, ces hommages sont dus,  
et nul homme n'est digne de te nommer.

Loué sois-tu, mon Seigneur, avec toutes tes créatures,  
spécialement messire frère soleil,

qui fait le jour et par qui tu nous éclaires ;  
et il est beau et rayonnant, avec grande splendeur ;  
de toi, Très-Haut, il porte signification.

Loué sois-tu, mon Seigneur, pour sœur lune et les étoiles :  
dans les Cieux tu les as formées, claires, précieuses et  
belles.

Loué sois-tu, mon Seigneur, pour frère vent  
et pour l'air et le nuage, et le Ciel clair et tout temps,  
par lesquels à tes créatures tu donnes le soutien.

Loué sois-tu, mon Seigneur, pour sœur eau,

qui est fort utile, et humble, et précieuse et chaste.

Loué sois-tu, mon Seigneur, pour frère feu,

par qui tu éclaires la nuit,

et il est beau, et joyeux, et robuste et fort.

Loué sois-tu, mon Seigneur, pour notre maternelle sœur la terre,

qui nous porte et nous mène,

et qui produit les fruits divers

avec les fleurs colorées et l'herbe.

Loué sois-tu, mon Seigneur, pour ceux qui pardonnent pour ton amour,

et qui subissent injustice et tribulation ;

et bienheureux ceux qui persévèrent dans la paix,

car par toi, Très-Haut, ils sont couronnés !

Loué sois-tu, mon Seigneur, pour notre sœur la mort corporelle,

à qui nul homme vivant ne peut échapper ;

malheureux ceux-là seuls qui meurent en péché mortel ;

mais bienheureux ceux qui ont accompli tes très saintes volontés,

car la seconde mort ne pourra leur nuire.

Louez et bénissez mon Seigneur, et remerciez-le et servez-le avec grande humilité.

Traduit de l'ombrien par Ivan Gobry

## **Testament**

Le Seigneur m'a fait la grâce à moi, frère François, de commencer ainsi à faire pénitence. Lorsque j'étais dans le péché, il m'était trop amer de voir les lépreux, mais le Seigneur lui-

même me conduisit parmi eux et je pratiquai la miséricorde à leur égard. Et en les quittant, ce qui m'avait semblé amer s'était changé pour moi en douceur pour l'âme et pour le corps. Et ensuite, j'attendis peu et je quittai le monde.

Et le Seigneur me donna une telle foi dans les églises, que je l'y adorais ainsi simplement en disant : « Nous t'adorons, ô très saint Seigneur Jésus-Christ, dans toutes tes églises qui sont dans le monde entier, et nous te bénissons parce que, par ta sainte croix, tu as racheté le monde ». Ensuite, le Seigneur me donna tant de foi dans les prêtres qui vivent selon la forme de la sainte Église Romaine, à cause de leur sacerdoce, que s'ils me persécutaient, je veux avoir recours à eux. Et quand j'aurais autant de sagesse que Salomon, si je trouvais dans le siècle de pauvres petits prêtres, je ne veux pas contre leur volonté prêcher dans les paroisses où ils demeurent. Ces mêmes prêtres, et tous les autres, je veux les craindre, les aimer, les honorer comme mes seigneurs. Et je ne veux point tenir compte de leurs péchés parce que je discerne en eux le Fils de Dieu, et qu'ils sont mes seigneurs. Et voici pourquoi j'agis de la sorte : c'est qu'en ce monde je ne vois rien de sensible du même Fils de Dieu Très-Haut, que son très saint corps et son très saint sang, qu'ils reçoivent et qu'eux seuls administrent aux autres. Ces très saints mystères, je veux par-dessus tout les honorer et les vénérer et les placer dans des lieux précieux. Quant aux très saints noms et aux paroles de l'Écriture, partout où je les trouverai dans des lieux inconvenants, je veux les recueillir et je prie qu'on les recueille et qu'on les place en un lieu convenable. Tous les théologiens et dispensateurs des très saintes paroles de Dieu, nous devons les honorer et les vénérer comme étant ceux qui nous communiquent l'esprit et la vie.

Après que le Seigneur m'eut donné des frères, personne ne me montrait ce que je devais faire ; mais le Très-Haut lui-même

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



a de meilleur en chaque chose, te donnera dans sa bienveillance beaucoup de fruits de consolation, quand seront venus le temps et la saison ».

Un frère interrogea le frère Gilles en lui disant : « Père, quel remède dois-je prendre pour pouvoir m'adonner à la prière plus volontiers, avec plus de désir et plus de ferveur ? Car quand je veux m'adonner à la prière, je suis endurci, paresseux, aride et sans dévotion ». Frère Gilles lui répondit en ces termes : « Un roi a deux serviteurs, l'un a des armes pour pouvoir combattre et l'autre n'a aucune armure ; tous les deux veulent entrer dans la bataille pour combattre contre les ennemis du roi. Celui qui est armé entre dans la bataille et combat vaillamment ; mais l'autre qui est désarmé dit à son Seigneur : « Mon Seigneur, tu vois que je suis nu et sans armes, mais par amour pour toi, je veux entrer volontiers dans la bataille et combattre, désarmé comme je le suis ». Alors, le bon roi, voyant l'amour de son fidèle serviteur, dit à ses ministres : « Allez avec mon serviteur et revêtez-le de toutes ces armes qui lui sont nécessaires pour pouvoir combattre, afin qu'il puisse entrer en sécurité dans la bataille, et marquez toutes les armes de mon sceau royal, afin qu'on le reconnaisse pour mon fidèle chevalier ». Et c'est ainsi qu'il arrive souvent à l'homme quand il va prier, c'est-à-dire qu'il se trouve sans dévotion, paresseux et l'âme endurcie ; mais pourtant il fait effort et, pour l'amour du Seigneur, il entre dans la bataille de la prière, et alors notre Roi et Seigneur, plein de bénignité, voyant l'effort de son chevalier, lui donne, par les mains de ses ministres les anges, la dévotion, la ferveur et la bonne volonté.

Traduction d'A. Masseron

# Bienheureux Jean Parenti

† 1232

*Le Sacrum Commercium*, ou *Mariage mystique*, est un opuscule écrit en 1227, donc pendant l'année qui suivit la mort de saint François, c'est dire qu'il s'agit là d'un monument tout à fait primitif de la spiritualité franciscaine. Il célèbre, dans le style galant des troubadours – rehaussé par l'interprétation allégorique de l'Écriture – l'union contractée entre saint François et Dame Pauvreté. Il exerça une influence sur de nombreux écrivains postérieurs, parmi lesquels Hubertin de Casale.

On ne sait pas exactement qui rédigea cet ouvrage. On l'a attribué tantôt à saint Antoine de Padoue, tantôt à tel ou tel général de l'Ordre. L'opinion la plus vraisemblable est celle du savant P. Édouard d'Alençon, qui estime que l'auteur du *Sacrum Commercium* est Jean Parenti. Celui-ci, juriste florentin, gouverna l'ordre de 1227 à 1232, c'est-à-dire entre les deux généralats d'Élie. Il fut un homme pieux et ardemment zélé pour l'esprit de saint François.

## **Prière des frères mineurs à Dame Pauvreté**

Nous venons à toi, ô notre Souveraine, et nous te supplions de nous recevoir dans la paix. Nous aspirons à devenir les serviteurs du Seigneur des vertus, car il est le Roi de Gloire. Nous avons ouï dire que tu es la Reine des vertus, et nous l'avons appris par expérience. C'est pourquoi, prosternés à tes

pieds, nous t'implorons humblement, pour que tu daignes être avec nous et que tu sois pour nous, la voie qui conduit au Roi de Gloire ; tu as été pour lui cette voie lorsqu'il a consenti à visiter, venant d'en haut, ceux qui sont assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort. Nous le savons, à toi est la puissance, à toi la royauté ; au-dessus de toutes les vertus, tu es établie par le Roi des rois, Reine et souveraine. Fais seulement la paix avec nous et nous serons sauvés : par toi, nous recevra celui qui par toi nous a achetés. Si tu décrètes notre salut, nous serons aussitôt délivrés.

Car le Roi des rois, lui-même, le Seigneur des seigneurs, le créateur du Ciel et de la terre, s'est épris de ta beauté et de ton charme. Alors que ce Roi était dans sa propre intimité, riche et glorieux dans son Royaume, il a laissé sa demeure et abandonné son héritage : car la gloire et les richesses sont dans sa maison ; mais quittant son trône royal, il t'a recherchée dans tout l'éclat de sa dignité.

Ta propre dignité est donc grande et ton élévation incomparable puisque, délaissant tous les ordres des anges et l'immensité des vertus dont la foule remplissait le Ciel, il vint te chercher dans la région la plus vile de la terre, là où tu gisais, dans la boue et l'ordure, dans les ténèbres et l'ombre de la mort. Tu étais une abjection parmi tous les vivants ; tous te fuyaient et, autant qu'il leur était possible, ils t'échappaient. Sans doute certains ne pouvaient complètement te fuir, mais tu ne leur étais pas moins odieuse et haïssable. Mais quand le souverain dominateur fut venu, et t'eut assumée, il exalta ton visage parmi les tribus et les peuples, te ceignit d'une couronne comme son épouse et t'éleva à une hauteur supérieure aux nuages... Ainsi devenu amoureux de ta beauté, le Fils du Père Très-Haut, s'unissant à toi seule en ce monde, te trouva fidèle entre toutes.

Avant sa venue de sa lumineuse patrie à la terre, tu lui as

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

par elle nous avons obtenu miséricorde. Plaçant en elle, après le Christ, sa confiance, il la choisit comme patronne pour lui et les siens et, en son honneur, il jeûnait avec grande ferveur de la fête des apôtres Pierre et Paul jusqu'à l'Assomption. Un lien d'amour indissoluble l'attachait aux anges dont l'ardeur merveilleuse les jette en extase devant Dieu et enflamme les élus ; par dévotion pour eux, il menait un carême de jeûne et de prière durant les quarante jours qui suivent l'Assomption de la glorieuse Vierge ; saint Michel surtout, dont le rôle est d'introduire les âmes en paradis, était l'objet d'une dévotion spéciale, à cause du grand désir qu'avait le saint de voir sauvés tous les prédestinés.

Le souvenir des saints, ces pierres de feu, intensifiait encore l'incendie d'amour dont il brûlait pour Dieu ; il aimait surtout les apôtres, en particulier Pierre et Paul, à cause de leur fervent amour du Christ ; en leur honneur il offrait au Seigneur un carême spécial. Ce pauvre du Christ ne possédait que son corps et son âme, les seules oboles qu'il put donner dans son amour, mais il les offrait à chaque instant, par amour du Christ, il immolait continuellement son corps en jeûnes rigoureux et son âme en désirs passionnés, offrant ainsi l'holocauste dans les parvis extérieurs et faisant brûler l'encens à l'intérieur du temple.

Mais l'ardeur de cet amour sans limite qui le portait vers Dieu eut pour résultat d'augmenter aussi sa tendresse affectueuse pour tous ceux qui participaient avec lui de la nature et de la grâce. Les sentiments tout naturels de son cœur suffisaient déjà à le rendre fraternel pour toute créature ; il ne faut pas s'étonner que son amour du Christ l'ait rendu davantage encore le frère de ceux qui portent l'image du Créateur et sont rachetés de son sang. Il ne se considérait comme ami du Christ que s'il prenait soin des âmes rachetées par lui.

L'incendie d'amour qui le dévorait le rendit jaloux du triomphe glorieux des saints martyrs dont personne ne put éteindre la flamme d'amour ni abattre le courage. Il aurait voulu lui aussi, embrasé du même parfait amour qui bannit la crainte, s'offrir au Seigneur comme une hostie vivante immolée par le martyr, afin de revaloir au Christ la mort qu'il subit pour nous et de provoquer les hommes à l'amour de Dieu.

En ami du Christ, il poursuivit pour lui, de toutes ses forces, sa recherche de la mort, sans cependant la trouver ; il gardait ainsi le mérite d'un martyr, et néanmoins conservait la vie pour recevoir plus tard, de ce martyr, le sceau et le symbole : un feu divin si dévorant brûla son cœur qu'il finit par marquer visiblement sa chair. Ô vraiment heureux toi dont la chair, sans passer par le fer d'un tyran, n'en fut pas pour autant privée de la ressemblance avec l'Agneau immolé ! Ô vraiment et pleinement heureux, « toi dont le glaive du persécuteur n'a pas ôté la vie, mais qui n'as pas été frustré pourtant de la palme du martyr ! »

Traduit du latin par le P. Damien Vorreux

## **L'amour du Sacré-Cœur**

Ils percèrent et transpercèrent non seulement ses mains, mais ses pieds ; avec la lance de la fureur ils transpercèrent son flanc et les profondeurs de son cœur très saint déjà transpercé par la lance de l'amour. « Tu as blessé mon cœur, dit-il, ma sœur, mon épouse, tu as blessé mon cœur ». Ô Jésus tout amoureux, ton épouse, ta sœur, ton amie a déjà blessé ton cœur : était-il nécessaire qu'il le fût encore par tes ennemis ? S'il est blessé, le cœur du très doux Jésus, ou plutôt puisqu'il est blessé, pourquoi le meurtrir d'une seconde blessure ? Ignorez-vous qu'il

suffit d'une seule blessure pour que le cœur meure, et qu'il devient alors comme insensible ?

Il est mort de sa blessure, le cœur de Jésus mon très doux Seigneur, une blessure d'amour a ravi le cœur de Jésus mon Époux, une mort d'amour l'a emporté. Comment une autre mort entrera-t-elle ? « L'amour est fort comme la mort » ; en vérité, il est même plus fort que la mort. Il n'est pas possible d'expulser de la maison de son cœur la première mort, c'est-à-dire l'amour de ceux qui sont morts, car il se l'est acquise par une blessure inguérissable...

Puisqu'une fois nous sommes venus auprès du cœur du très doux Seigneur Jésus, et qu'il fait si bon d'être là, nous ne nous séparerons pas facilement de celui dont il est écrit : « Les noms de ceux qui te fuient seront écrits sur la terre ». Qu'en sera-t-il donc de ceux qui t'approcheront ? » « Allons à toi, est-il dit ; alors nous exulterons et nous nous réjouirons en toi, en nous souvenant de ton cœur ». Oh, comme il est bon et réjouissant d'habiter en ce cœur ! Ton cœur, ô parfait Jésus, est le bon trésor, la perle précieuse que nous avons trouvée dans le champ labouré de ton corps. Qui donc rejetterait cette perle ? Je donnerai plutôt toutes mes perles, j'échangerai contre elle toutes mes pensées et mes affections et je me l'achèterai, jetant tout souci dans le cœur du bon Jésus qui sans tromperie me nourrira.

C'est dans ce temple, dans ce Saint des Saints, dans cette arche d'alliance, que j'adorerai et que je louerai le nom du Seigneur, en disant avec David : « J'ai trouvé un cœur pour prier Dieu ». Et moi j'ai trouvé le cœur du Roi, mon Seigneur, mon frère et mon ami, le très tendre Jésus : comment ne prierais-je pas ? Je ne cesserai plus de prier. Car son cœur est à moi, je le dis avec audace. Si le Christ est mon chef, ou plutôt parce qu'il l'est, comment ce qui est à mon chef ne serait-il pas à moi ? De même que les yeux de ma tête corporelle sont vraiment à moi,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



en grandeur de dignité dans les hommes,  
en grandeur de malignité dans les démons,  
car les Anges ont permis que leur Seigneur fut crucifié, les hommes sont estimés à ce prix que pour eux le Fils de Dieu fut crucifié, mais à la suggestion des démons.

3. – Le monde, esclave des sens, parce qu’il est un lieu où règnent :

la cécité, puisqu’il n’a pas connu la vraie et suprême lumière,

la stérilité, puisqu’il a méprisé Jésus-Christ comme infécond,

l’iniquité, puisqu’il a condamné et mis à mort son Dieu et Seigneur amoureux et innocent,

4. – le paradis à jamais désirable, puisqu’en lui se voient :

le faîte de toute gloire,

le déploiement de toute allégresse,

l’amas de toute opulence ;

car Dieu, pour nous restituer cette habitation, s’est fait homme vil, miséreux et pauvre : et là

la hauteur accepta l’abjection,

la justice subit la condamnation,

l’opulence assumait l’indigence :

Le Très-Haut empereur en effet accepta l’abjecte servitude,

pour que nous fussions sublimés en gloire :

le très juste juge subit la condamnation la plus sévère pour que nous fussions justifiés de toute culpabilité ;

le très opulent Seigneur assumait l’extrême pauvreté pour que nous fussions enrichis de son abondance.

5. – L’enfer toujours horrible étant un lieu rempli d’indigence, de bassesse, d’ignominie, de calamité et de toute misère.

S’il fut nécessaire que le Christ souffrit pour relever

l'homme du péché et y satisfaire, combien plus fortement sera-t-il nécessaire que les damnés subissent tous ces maux pour la juste rétribution de leur dette et sa compensation !

6. – La vertu véritablement louable, savoir selon son prix, selon son éclat, selon son fruit :

selon son prix, car le Christ donna sa vie plutôt que de contredire à la vertu ;

selon son éclat, car il resplendissait au milieu même des outrages ;

selon son fruit, parce qu'un seul exercice parfait de la vertu spolia l'enfer, rouvrit le Ciel, restaura la terre.

7. – Le péché individuellement imputable et combien détestable, puisqu'à sa rançon est exigé :

un prix si lourd,

une expiation si grande,

un remède si amer ;

tant et tant qu'il a fallu qu'à y satisfaire, se vouât Dieu uni en unité de personne à l'homme le plus noble,

par le plus abject abaissement, à cause de l'arrogance, car nulle n'est plus superbe ;

par la plus dépouillée pauvreté, à cause de la cupidité, car nulle n'est plus avide ;

par la plus âpre acerbité, à cause de la lascivité, car nulle n'est plus dissolue.

Voilà donc comment toutes choses en la croix se manifestent ; toutes choses en effet à ces Sept se réduisent. D'où la croix est la clé, la porte, la voie et la splendeur de la vérité. Celui qui la prend et la suit de la manière assignée ici, ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la Lumière de vie.

### *III La douceur de la charité*

Les degrés d'accès à la douceur de charité par la conception de l'Esprit Saint sont les suivants :

la vigilance soucieuse,  
la confiance confortante,  
le désir enflammé,  
l'ardeur soulevante,  
la complaisance accroissante,  
la liesse délectable,  
l'adhésion unissante ;

et dans cet ordre tu dois les parcourir, toi qui veux atteindre par la charité à la perfection et à l'amour de l'Esprit Saint.

Il est nécessaire en effet :

1. – que la vigilance te soucie à cause de la célérité de la venue de l'Époux de sorte que tu puisses faire tiennes ces paroles du psalmiste :  
« Dieu, mon Dieu, dès le matin je veille et t'attends, et ces autres du Cantique : je dors et mon cœur veille, et celles-ci du Prophète : mon âme t'a désiré dans la nuit et mon esprit dans mes entrailles dès le matin a veillé pour toi. »
2. – que la confiance te réconforte à cause de la certitude de la venue de l'Époux ; en sorte que tu puisses dire : « En toi, Seigneur, j'ai espéré, je ne serai jamais confondu, et avec Job : alors qu'il me tuerait, j'espérerais encore en lui ».
3. – que le désir t'enflamme, à cause de la douceur de l'Époux, en sorte que tu répètes avec le psaume : « Comme le cerf désire l'eau des fontaines, ainsi mon âme soupire vers toi, ô Dieu, ou avec le Cantique : fort comme la mort est l'amour, ou encore : je languis d'amour... »
4. – que l'ardeur te soulève à cause de la sublimité de l'Époux, et que tu dises : « Qu'ils sont aimés tes tabernacles, Dieu puissant, et avec l'épouse : entraîne-moi, je courrai, ou avec Job : la mort m'est à désir ».

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

continuelle méditation de la Passion du Christ élèvera ton intelligence ; ce que tu dois faire, méditer ou ressentir, elle te l'indiquera ; elle t'enflammera pour l'effort ; elle te fera aimer l'humiliation, le mépris et la peine ; elle réglera ta pensée comme ta parole et ton action.

Ô Passion désirable ! Ô mort admirable ! Quoi de plus étonnant que la mort donne la vie, que les blessures guérissent, que le sang blanchisse et purifie, que la plus vive douleur apporte la plus suave douceur, que le côté ouvert unisse le cœur au cœur ! Ne cesse pas d'être stupéfait quand le soleil obscurci illumine plus encore, quand le feu éteint brûle davantage, quand la Passion ignominieuse apporte la gloire. Fait vraiment merveilleux : sur la croix, le Christ assoiffé enivre, le Christ nu pare de vêtements la vertu ; ses mains clouées à la croix nous délivrent, ses pieds transpercés nous font courir ; en expirant il insuffle la vie, en mourant sur le bois il nous appelle au Ciel.

Ô Passion aimable, qui transforme celui qui la médite, et ne le rend pas seulement angélique, mais divin ! Demeurant par cette méditation dans les souffrances du Christ, il ne porte plus attention à lui-même, mais à Dieu seul ; toujours il voit son Seigneur souffrant, et veut avec lui se charger de la croix ; il porte en son cœur celui qui tient dans sa main le Ciel et la terre, et pour lui, accepte tout fardeau d'un cœur léger ; il veut avec lui être couronné d'épines et reçoit pour couronne, l'espérance de la gloire ; il veut avec lui grelotter sans vêtements sur le bois, et il est brûlé de l'immense ardeur de l'amour ; il veut avec lui goûter le vinaigre, et il boit un vin d'une inénarrable douceur ; il veut s'étendre avec lui sur la croix et recevoir les outrages, et les anges l'honorent, et la bienheureuse Vierge l'adopte pour fils. Avec le Christ il veut s'attrister, et le voilà dans la joie ; avec lui il veut subir l'affliction : et il en reçoit d'abondantes consolations ; à sa souffrance il veut unir sa souffrance : et il est

transporté d'allégresse ; avec le Christ il veut pendre à la croix : et le Christ l'embrasse avec une merveilleuse douceur ; avec lui il veut incliner son visage marqué par l'épouvante de la mort ; et le Christ, relevant la tête, le baise d'un suave baiser.

Ô mort aimable, ô mort délicieuse ! Oh, que n'ai-je été à la place de cette croix, cloué au Christ par mes mains et par mes pieds ! J'aurais sûrement dit à Joseph d'Arimathie : « Ne me l'enlève pas, mais ensevelis-moi avec lui dans le sépulcre ; je ne veux plus être séparé de lui ». Mais puisque je ne puis agir ainsi avec mon corps, au moins je veux le faire avec mon cœur. Il est bon de demeurer avec lui ; en lui je veux dresser trois tentes : une dans ses mains, une autre dans ses pieds et une troisième, perpétuelle, dans son côté : là, je veux reposer et dormir, manger et boire, lire et prier. Là je parlerai à son cœur et j'obtiendrai de lui ce que je voudrai. Ce faisant, je suivrai les traces de ma très douce Mère dont l'âme a été transpercée par le glaive de la Passion de son Fils. Blessé, je lui parlerai toujours sûrement, et je l'inclinerai à mon vouloir. Et non seulement j'apparaîtrai crucifié avec son Fils, mais revenant à la crèche, je serai couché, petit enfant, avec lui, et je pourrai ainsi avec son Fils boire le lait de son sein. Mêlant le lait de la mère avec le sang du Fils, je m'en ferai un délicieux breuvage.

Ô blessures tout amoureuses de mon Seigneur Jésus-Christ ! Je pénétrai un jour en elles les yeux ouverts, et mes yeux furent remplis de sang ; n'y voyant plus, je commençai à m'avancer en tâtant des mains jusqu'à ce que je parvienne aux intimes entrailles de sa charité ; j'en fus alors entouré de toutes parts, et je ne pus revenir. C'est donc là que j'habite ; là je me nourris de la nourriture dont il se nourrit, et là je m'enivre de son breuvage ; là j'abonde d'une telle douceur que je ne puis la traduire. Celui qui pour les pécheurs habitait dans le sein virginal, daigne aujourd'hui me porter, moi misérable, dans ses

propres entrailles. Mais je redoute que vienne le jour de l'enfantement qui me déposséderait des délices dont je jouis. Sans doute, s'il me met au monde, il devra comme une mère, m'allaiter de son sein, me laver de ses mains, me porter dans ses bras, me consoler de ses baisers, me réchauffer sur sa poitrine. Oh, je sais bien ce que je ferai : qu'il me sorte de lui autant de fois qu'il le voudra, je sais que ses blessures sont toujours ouvertes ; par elles je pénétrerai à nouveau dans son sein, et j'y retournerai chaque fois, jusqu'à ce que je lui sois inséparablement uni.

Ô aveuglement des enfants d'Adam qui ne savent pas entrer dans le Christ par ses blessures ! Ils travaillent en vain au-delà de leurs forces, alors que sont ouvertes les portes du repos. Ignorez-vous que le Christ est la joie des bienheureux ? Pourquoi donc tardez-vous d'entrer dans cette joie par les ouvertures de son corps ? Comment perdez-vous la raison ? La béatitude des anges s'offre à vous, le mur d'enceinte est rompu et vous négligez d'entrer ? Peut-être attendez-vous que votre corps tombe en poussière, vous figurant que l'âme ne peut en cette vie reposer dans le Christ ? Mais crois-moi, ô homme, si tu t'efforces de pénétrer en lui par ces ouvertures étroites, non seulement ton âme, mais ton corps aussi trouvera le repos et une merveilleuse douceur ; ce qui est charnel et tend vers la chair deviendra, grâce à cette pénétration dans les blessures, spirituel à tel point, qu'il comptera pour rien tous les plaisirs, sauf ceux qu'il goûte là. Il pourra même arriver que l'âme, par obéissance ou utilité, estime qu'il faut se retirer, alors que la chair, alléchée par cette douceur, soutiendra qu'il faut rester. Or, ne le crois-tu pas, si la chair ressent une telle douceur, en quelle suavité l'âme ne sera-t-elle pas plongée, elle qui, par ces ouvertures, est unie au cœur du Christ ? Je ne puis certes te l'exprimer, mais tente l'expérience, et tu le sauras.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



perte. Et en vérité, ne tremblais-tu pas ? Ton visage ne rougissait-il pas de honte si tu venais à rencontrer quelque frère de l'Ordre de ton bienheureux Père, soit à l'église, soit dans les maisons, soit à travers les rues ? Tu n'osais, en sa présence, ni converser, ni t'arrêter chez les séculiers.

Souviens-toi qu'en préparant ton âme au mépris complet, absolu, de tout ornement profane, je t'ai appris à m'aimer en te séquestrant avec douceur du commerce, même licite, des personnes du monde.

Souviens-toi qu'avec le secours de ma grâce, tu as réussi à priver ton corps des aliments les plus communs, alors qu'il était accoutumé aux délices de la chair.

Souviens-toi que c'est encore par mon secours que tu as eu le courage de le macérer par des jeûnes continuels, que tu as foulé aux pieds la délicatesse dans tes vêtements, en choisissant avec joie, pour couche, tantôt des sarments, tantôt du bois, et même des pierres, et le plus souvent la terre nue, sans autre oreiller que la pierre.

Souviens-toi des faveurs signalées dont je t'ai comblée, grâce de componction, grâce des larmes, grâce de crainte, à tel point que tu demandais aux frères mineurs, au milieu d'un torrent de larmes, et plongée dans un océan de douleur, si moi, ton créateur et ton Sauveur, je te recevrais dans ma miséricorde et dans mon saint paradis après tous les crimes dont tu t'étais rendue coupable, et tu faisais la même question aux personnes du monde, leur arrachant des larmes à la vue des sanglots dont tu étais toi-même suffoquée. Rappelle-toi avec quelle douceur, quelle suavité alors, j'adoucis l'amertume de tes larmes en te montrant les mystères de ma nativité virginale, la sublime dignité de ma Mère Immaculée, et la joie éternelle de mes saints. Ces motifs furent le principe de ta conversion, après la mort de ton séducteur qui t'a retenue, pour ainsi dire malgré toi, et pendant

neuf ans, enchaînée dans le crime et le déshonneur.

Souviens-toi, pauvre fille, de la traversée de cet étang, seule, au milieu de la nuit, où l'antique ennemi voulait te noyer avec ton complice, au moment où tu te préparais, par tes crimes, à renouveler les supplices de ma Passion ! Mais ma clémence divine t'a gardée et tu as été délivrée par une miséricorde infinie !

Souviens-toi également qu'alors que tu te complaisais dans le monde, et que tu menais une vie pleine de ténèbres, de vices et de péchés, je me fis moi-même ton maître, ton guide, et t'inspirai une véritable compassion pour les pauvres et les affligés. Je te fis alors goûter une si grande joie de la solitude, que tu t'écriais dans un accès de dévotion : « Oh ! qu'il ferait bon ici pour y goûter les délices de l'oraison ! Oh ! comme on chanterait bien ici les louanges de Dieu ! Avec quelle sécurité, avec quelle paix on passerait ici ses jours dans la pénitence ! »

Souviens-toi que, malgré les ténèbres qui enveloppaient ton âme, tu déplorais ta chute et tu disais à ceux qui te saluaient que, s'ils connaissaient ta vie honteuse, non seulement ils ne te salueraient pas, mais qu'ils ne voudraient même pas te parler.

Souviens-toi qu'après ta conversion, par une faveur toute gratuite de ma part, je t'ai placée sous la protection et dans la compagnie de deux nobles et pieuses femmes, Marinaria et Ranaria.

Souviens-toi qu'alors tu commenças à détester, à mépriser cette beauté que tu étais autrefois si habile, si industrieuse à conserver au détriment de ton âme, t'étudiant maintenant à la mépriser et à la rendre méprisable aux autres par le cilice, par les jeûnes, les pénitences, jusqu'à l'effusion du sang, désirant la détruire autant qu'il était en ton pouvoir.

Souviens-toi enfin que le feu de mon amour t'a tellement transfigurée que tu as supplié avec instance, avec larmes, et de

toute manière le gardien des frères mineurs de te donner les livrées de la pénitence afin de t'approcher de moi en t'éloignant du siècle.

## **La promesse du Christ**

Ma fille, de même que pour le salut du monde j'ai formé ma Mère, la Très Sainte Vierge Marie, de même, toutes proportions gardées, je te choisis pour miroir et mère des pécheurs. Et puisque, par ma grâce, je te destine à être magnifique dans le Ciel, je ferai de toi une sainte sur la terre. Je ne devrais pas dire : je te ferai, car, par mon infinie miséricorde, tu l'es déjà ! Tu dis que tu es privée de toute vertu, et moi, je te dis que tu en es ornée. Tu dis que tu es pauvre parce que je te manque, et moi je te dis que tu possèdes en moi un trésor infini. Ma fille, dans le cœur de laquelle je trouve le repos, je ne te nomme pas le lys de mon jardin, mais bien de mon champ, car le parfum de tes vertus pénétrera ceux mêmes qui sont pourris de vices, et ceux qui n'ont pour moi aucun sentiment se sentiront attirés à l'odeur de ta sainteté. Et de même que la brise porte au loin l'odeur des lys, moi je porterai partout l'odeur de tes vertus... Cesse de t'étonner si je me donne à toi telle que je te trouve. Ton âme est distraite, et tiède en beaucoup de travaux. Contemple sainte Madeleine auprès du jardin du sépulcre : je me suis présenté à elle sous la forme qu'elle avait de moi dans son esprit. Je t'ai fait l'échelle des pécheurs afin qu'ils montent vers moi par les exemples de ta vie. Ils imiteront tes abstinences, tes jeûnes, ton humilité, tes prières, tes tribulations que tu as supportées pour moi avec tant d'empressement. Ils imiteront la douceur de tes saintes conversations, la mansuétude qui a été le cachet de ta vie. Ils imiteront l'honnêteté de tes mœurs depuis ta conversion,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

et de Madame la Pauvreté, car l'amour que j'ai pour elle est dans l'angoisse, et je ne puis goûter de repos sans elle. Vous savez, Seigneur, si je l'aime ; or voici qu'elle est assise tristement, repoussée de tous, semblable à une veuve. La souveraine de tous les peuples est tenue pour vile et méprisable ; la reine de toutes les vertus est assise sur le fumier et se plaint de ce que tous ses amis l'ont dédaignée et se sont rendus ses ennemis, de ce que ceux-là mêmes qui l'ont épousée violent depuis longtemps la foi jurée.

Souvenez-vous, Seigneur Jésus, que vous êtes descendu du séjour des anges ici-bas pour faire de cette reine votre épouse et pour avoir d'elle, en elle et par elle, des fils qui fussent parfaits. Souvenez-vous de la fidélité de son attachement : votre âme venait à peine de s'unir à votre corps dans le sein de la Vierge et déjà commençaient ses tendres soins. À votre naissance, elle vous reçut dans l'étable et dans la crèche et, vous accompagnant tout au long de la vie, elle vous priva si bien de toutes choses qu'elle prit soin que vous n'ayez pas même où reposer la tête. Quand vous avez commencé la guerre de notre rédemption, elle vint s'attacher à vous comme un écuyer fidèle, elle se tint à vos côtés au plus fort du combat et ne se retira point quand vos disciples prenaient la fuite ou reniaient votre nom. Enfin, tandis que votre mère, qui du moins vous suivit jusqu'au bout et prit sa part de toutes vos douleurs, tandis qu'une telle mère à cause de la hauteur de la croix ne pouvait plus atteindre jusqu'à vous ; en ce moment Madame la Pauvreté vous embrassa plus étroitement que jamais et s'associa à votre crucifiement avec une âpre ardeur. Elle ne voulut point que votre croix soit travaillée avec soin, ni que les clous soient en nombre suffisant, travaillés et polis ; mais elle n'en prépara que trois, elle les fit durs et grossiers pour mieux aggraver votre supplice. Et pendant que vous mourriez de soif, cette fidèle épouse eut soin qu'on vous refuse un peu d'eau

et, aidée de satellites impies, elle vous prépara un breuvage si amer que vous avez dû vous borner à en humecter vos lèvres.

Ce fut donc dans les étroits embrassements de cette épouse que vous avez expiré, et c'est elle encore qui vous rendit les derniers devoirs, veillant jalousement à ce que vous n'ayez rien à vous, ni sépulcre, ni onguent, ni même linceul, si bien qu'on dut tout emprunter. Elle se retrouva à votre résurrection et, tandis qu'au milieu de ses embrassements, vous repreniez glorieusement vie, elle eut soin de vous faire laisser dans le sépulcre tout ce qui vous avait été prêté. Elle est montée au Ciel avec vous, et vous lui avez confié le sceau du Royaume des Cieux, dont doivent être marqués les élus désireux de suivre les sentiers de la perfection. Oh ! qui donc n'aimerait pas Madame la Pauvreté par-dessus toutes choses ! C'est pourquoi je vous demande en votre nom, ô très pauvre Jésus, à titre de privilège spécial et perpétuel, de nous donner, à moi et aux miens, la grâce de ne rien posséder en propre sous le Ciel, et de n'avoir jamais, tant que nous serons sous cette chair misérable, qu'un usage pauvre du bien d'autrui.

Traduit du latin par Maurice Beaufreton

# Jean de Calvoli

## Début du XIV<sup>e</sup> siècle

Ce frère mineur, natif de Calvoli, village situé près de San Gimignano, en Toscane et, peut-être, (mais rien n'est moins sûr) disciple de saint Bonaventure, n'est guère connu que de nom. En revanche, son ouvrage a acquis une célébrité que seule *l'Imitation* de Jésus-Christ pourrait lui disputer. Il s'agit des *Méditations sur la Vie du Christ*, écrites pour une clarisse, et attribuées jusqu'à la fin du siècle dernier au Docteur Séraphique. Or, seule l'inspiration, c'est-à-dire la dévotion à l'humanité du Christ, pouvait permettre une telle attribution ; car les critères externes ne peuvent l'autoriser, et les critères internes s'y opposent : le style familier des *Méditations* n'a rien de la noblesse – ou de l'emphase – de saint Bonaventure, et le déséquilibre des parties ne ressemble nullement à la rigueur scolastique de sa composition. Nous avons là un auteur qui est plus un imaginaire qu'un intellectuel, et plus un directeur qu'un professeur.

C'est sans doute cette simplicité qui a permis aux *Méditations* une aussi large diffusion. Elle inspire toute la littérature spirituelle des deux siècles suivants et notamment la fameuse *Vie du Christ* de Ludolphe le Chartreux, dont la lecture donna le goût de la conversion à Ignace de Loyola.

L'ouvrage se réfère constamment à saint Bernard, auquel il emprunte souvent des pages entières.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



vraiment une autre Magdeleine, et il disait dévotement : « Je te prie, mon Seigneur, de ne pas regarder à mes péchés, mais par ta très sainte Passion et par l'effusion de ton précieux Sang, de ressusciter mon âme dans la grâce de ton amour, puisque c'est ton commandement que nous t'aimions de tout notre cœur et de toute notre affection, commandement que personne ne peut accomplir sans ton aide. Aide-moi donc, très aimant Fils de Dieu, afin que je t'aime de tout mon cœur et de toutes mes forces ».

Et comme frère Jean demeurait ainsi aux pieds de Jésus, prononçant ces paroles, il fut exaucé par lui et recouvra de lui la première grâce, c'est-à-dire celle de la flamme du divin amour, et il se sentit tout renouvelé et consolé ; et sentant que le don de la divine grâce était revenu en lui, il commença à rendre grâce au Christ béni et à baiser dévotement ses pieds. Et puis, comme il se redressait pour regarder le Sauveur en face, le Christ lui tendit et lui offrit ses mains très saintes à baiser ; et après que frère Jean les eut baisées, il s'approcha à le toucher de la poitrine de Jésus, et il étreignit et baisa cette poitrine très sacrée, et pareillement le Christ l'étreignit et le baisa. Et dans cette étreinte et ses baisers, frère Jean sentit une odeur si divine que si tous les aromates et toutes les choses odoriférantes du monde avaient été réunis ensemble, ils eussent paru une puanteur en comparaison de cette odeur ; et frère Jean fut alors tout ravi en elle, et consolé, et illuminé, et cette odeur dura plusieurs mois dans son âme.

Et dorénavant de sa bouche, abreuvée à la fontaine de la divine sagesse dans la poitrine sacrée du Sauveur, sortaient des paroles merveilleuses et célestes, qui transformaient les cœurs de qui les entendait et faisaient grand fruit dans les âmes. Et dans le sentier du bois, où se posèrent les pieds bénis du Christ, et loin alentour, frère Jean sentait toujours cette odeur et voyait

cette splendeur, quand il y allait longtemps après.

Frère Jean, revenant ensuite à lui après ce ravissement, et alors que la présence corporelle du Christ avait disparu, demeura si illuminé dans l'âme, si abîmé dans sa divinité que, bien qu'il ne fût pas un homme lettré par l'étude humaine, il savait néanmoins résoudre et expliquer les questions les plus subtiles et les plus hautes sur La Trinité divine, et les profonds mystères de la sainte Écriture. Et bien des fois ensuite, parlant en présence du Pape et des cardinaux, des rois, des barons, des maîtres et des docteurs, il les mettait tous en grande stupeur par les hautes paroles et les profondes sentences qu'il disait.

À la louange du Christ. Amen.

Traduit de l'italien par Alexandre Masseron

**XV<sup>e</sup> – XVI<sup>e</sup> siècles**

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ton infinie miséricorde et de ta tendresse. Ô mon doux Seigneur, ne permets pas que je me noie dans ce port si sûr de la sainte religion, puisque tu m’as suivie si longtemps, puisque tu as pris tant de souci pour m’arracher à la mer agitée de ce monde trompeur.

Souviens-toi, mon Jésus, combien je t’ai coûté cher ! Souviens-toi, Dieu pitoyable, du prix que tu as payé, pour moi pécheresse, au comptoir de la croix douloureuse. Souviens-toi, ô mon aimable rédempteur, de ce que j’ai désiré faire, et non pas de ce que j’ai fait. Je suis ce publicain qui, plein de honte, se tient à distance, et je n’ose lever mes yeux vers le Ciel : je me tiens la face contre terre, frappant ma poitrine et disant : « Seigneur, épargne le pécheur que je suis ». Ah, Seigneur pitoyable, reçois dans tes bras ouverts ce fils prodigue, qui revient de loin après avoir dissipé tous tes biens (et non les siens) en vivant dans le péché : et voici que je ne suis pas même digne d’être appelé ton esclave ou ta servante, parce que j’ai blessé les âmes rachetées par ton sang précieux.

Attire-moi à toi par ta grâce, Père très clément, embrasse et étreins mon âme affligée dans tes bras si doux, comme tu le faisais aux jours anciens, et visite l’abandonnée. Donne-moi, mon Seigneur, le baiser de cette paix sainte qui excite mes désirs, et apporte une fin à cette guerre mortelle qui dure déjà depuis trois ans. Et si je ne le mérite pas par une autre voie, que ce soit par celle de la mort. Mon doux Seigneur, retire-moi de cette vie pleine de périls ; arrache-moi, mon Dieu, aux ténèbres de ce monde ; sors-moi de la prison puante de ce misérable corps. Attire-moi vers toi, ô Dieu pitoyable, attire-moi vers toi ; ne me laisse plus séjourner dans cet exil du siècle : je ne peux plus y tenir. Tout me repousse : les infirmités, les démons, les créatures, les tribulations intérieures ; tout me rejette en disant : « Va-t’en, va-t’en, il n’est plus temps pour toi de séjourner ici ».

Reçois-moi, mon Dieu, près de toi et en toi, car j'y viens si volontiers, avec un si bon vouloir, que je ne puis l'exprimer par des mots. Tu le vois, tu le sais, mon Seigneur pitoyable. Fais-moi savoir où est ton plus grand honneur jusqu'au jour du jugement, afin que je ne me sépare pas de toi éternellement, véritable et souverain bien, comme je l'ai mérité. Je t'en imputerai la grâce et la miséricorde, et je chanterai tes louanges et ta gloire, ô Dieu pitoyable : toi qui vis et règnes dans les siècles des siècles. Amen, Amen, Amen.

## **Le temps de l'épreuve**

Il s'en faut que vous puissiez comprendre clairement dans quelle paix et quelle tranquillité, dans quelle douceur et quel amour, dans quelle intimité et quelle familiarité je fus à l'époque de ce saint jubilé spirituel : je me trouvais fréquemment dans de divins colloques, dans les doux bras du céleste Époux, dans l'amour et la familiarité du tendre Père éternel. Ô temps plein de grâce, de sérénité et d'attrait, voilà que tu t'es transformé pour moi en tempête, en obscurité et en ténèbres ! Ô paix insondable qui surpasse toute expérience sensible, voilà que tu t'es changée en guerre meurtrière ! Ô douceur ineffable, voilà que tu es devenue fiel et amertume ! Ô amour qui me ravit l'âme, voilà que tu t'es converti en haine cruelle ! Ô amitié, ô familiarité impensable, voilà que vous avez tourné pour moi à la discorde et à l'inimitié ! Ô bras très tendres, vous m'avez laissé tomber d'une telle sublimité dans les profondeurs de l'enfer !

Hélas ! ce coup est trop rude ! Ce n'est pas merveille si tu t'es brisée tout entière, ô âme misérable ! Maintenant, pleure ; maintenant, soupire et dis : « Elle est assise dans la tristesse, la reine des nations, et les larmes coulent sur ses joues, et il n'y a

personne pour la consoler... » Que pleurent sur mon sort le Ciel et la terre ; que pleurent sur moi toutes les créatures spirituelles ! Pleurez, ô mon très aimé Père, si vous n'avez pas un cœur de pierre, sur votre fille inconsolée : « Voyez, et considérez... s'il est une douleur semblable à ma douleur ». C'est là cette plaie secrète qui depuis si longtemps me blesse le cœur ; désormais, je vous la montrerai ; désormais, je vous la découvrirai, parce que je ne puis plus la cacher, je ne puis plus la dissimuler, guérissez-la, si vous le pouvez ; sinon, offrez-moi votre compassion : ce me sera un rafraîchissement.

La patience me devient impossible, la souffrance m'est insupportable, je sens mes os se consumer de douleur ; j'ai le cœur saoulé de peine et d'amertume. Je me tiens hors de moi-même, comme une folle ; ce que je me dis, ce que je fais, je n'en sais plus rien. Si pourtant ma parole vient à s'égarer, pardonnez-moi, car ma devise est celle-ci : « Autant elle fut dans les délices et la gloire, autant elle recevra de tourments et de larmes ».

Textes traduits de l'italien par Ivan Gobry

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



# Saint Pascal Baylon

1540–1592

Issu de paysans aragonais, Pascal s'initia à la vie contemplative en exerçant son métier de berger. Refusé une première fois par les frères mineurs alcantarins lorsqu'il avait dix-huit ans, il persévéra dans son projet et fut définitivement admis par eux six ans plus tard. Frère portier de son couvent, il connut toute sa vie une prodigieuse réputation de frère des pauvres, de thaumaturge, de voyant, de fervent adorateur de Jésus Hostie, devant lequel il passait chaque jour plusieurs heures en oraison.

Canonisé en 1690, il fut proclamé, par Léon XIII, patron des congrès et œuvres eucharistiques.

On a de lui quelques poèmes et prières, tous écrits en l'honneur du Saint-Sacrement.

## Vers dévots

Dis-moi, mon Dieu, pourquoi t'en vas-tu  
de ce cœur que tu aimes ?

– Pécheur, tu pourras  
me faire rester si tu veux.

Dis, mon Dieu, puisque tu m'as créé  
et es venu me racheter,  
et sous forme de pain te donnes à manger,  
et t'es fait l'hôte de mon âme,

je sais que tu ne chasseras pas  
celui que tu as admis à ta table.

– Pécheur, tu pourras  
me faire rester si tu veux.

Mon Dieu, puisque je suis un petit pauvre,  
et un pèlerin couard,  
reste avec moi, bien qu'il soit tard.

Je t'ai reçu en mon manoir.

Ne t'en va pas, tu écarteras  
de moi les pensées mauvaises.

– Pécheur tu pourras  
me faire rester si tu veux.

Ne t'en va pas, lumière et gloire,  
reste, Seigneur, reste avec moi  
pour que j'obtienne avec toi  
ma nourriture, ma victoire.

Ne t'en va pas car tu es  
où tu ne sembles pas que tu es.

– Pécheur tu pourras  
me faire rester si tu veux.

Puisque tu me donnes la main,  
avec toi, mon Dieu, je lutterai,  
jusqu'à ce que je manque du pied ;  
l'amour fragile du monde,  
ne me le laisse plus conserver  
quand tu me verras défaillir.

– Pécheur tu pourras  
me faire rester si tu veux.

Pain véritablement divin,  
arrache-moi à moi-même,  
reçois-moi, mon Dieu, en toi,  
car en toi je vis et en moi je meurs.

Ne me quitte pas, car tu me donnes  
l'avoir de tes avoirs.  
– Pécheur, tu pourras  
me faire rester si tu veux.

## **Prière avant la communion**

Seigneur mon Dieu, Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, qui au jour de votre sainte Cène, par l'infinie charité avec laquelle vous nous avez toujours aimés, avez institué et ordonné le saint Sacrement de votre précieux corps et de votre sang très pur en mémoire de votre très douloureuse Passion, et avez donné à manger à vos saints apôtres votre chair sacrée et à boire votre précieux sang ; je vous supplie, Seigneur, et vous demande humblement de vouloir bien adoucir la dureté de mon cœur et me donner des larmes de componction, avec lesquelles je lave de ses péchés mon âme pécheresse ; car j'ai péché jusqu'à aujourd'hui de beaucoup de manières, c'est-à-dire par pensées, par paroles, par regards et par actions. C'est ma faute, Seigneur, ma grande faute ; mais vraiment je confesse et fermement je crois en vous, Seigneur, vous pouvez me pardonner tous mes péchés par votre infinie bonté et miséricorde.

Donc, mon doux Seigneur, pardonnez-les moi tous, parce que de tous je me repens, et j'ai le ferme propos dorénavant de me garder de pécher. Ô mon très compatissant Seigneur, donnez à votre serviteur une telle dévotion qu'il vous reçoive dans votre grâce.

Vous avez dit, Seigneur, de votre bouche : « Je suis le pain vivant descendu du Ciel : si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ». Ô pain très doux, guérissez le palais de mon cœur, pour qu'il sente la suavité de votre amour ; guérissez-le de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

*L'Âme* – Qui aime Dieu demeure gai et joyeux.

*L'Ange* – Qui aime Dieu se hait lui-même en tout.

*L'Âme* – Qui aime Dieu se donne à lui.

*L'Ange* – Ô jubilation du cœur qui fait chanter d'amour !

*L'Âme* – Ô douceur d'amour qui liquéfie le cœur !

*L'Ange* – Beau signe d'amour que t'apporte ton Jésus !

*L'Âme* – Ô mon bon, mon doux Jésus ! Si je puis le trouver, je veux étroitement l'embrasser.

*L'Ange* – Oui, étreins-le bien fort, pour qu'il ne s'enfuie pas !

*L'Âme* – Oh, si je puis le prendre et le mettre dans mon cœur,

je veux flamber d'amour !

*L'Ange* – Il est facile de tenir le bon Jésus, pour qui le cherche seul et seul le convoite.

*L'Âme* – Mon Époux m'appelle !

*L'Ange* – Et que te dit-il ? Dis-le, s'il te plaît !

*L'Âme* – Il m'étreint le cœur, et ne me laisse pas dire ce que je voudrais. C'est pourquoi, je t'en prie, Ange saint et beau, mets fin à l'entretien, sinon tu me fais mourir. Las ! je me sens languir, et mon cœur se serre. Las ! ma vie s'enfuit.

## **À la plaie du côté**

Tu es, ô plaie, la rose vermeille et belle

Née dans le sein de mon tendre Seigneur.

Là tu croîs comme dans une belle humeur

Qui est son sang, ô scintillante étoile.

Je le sais bien : la lance fut celle

Qui de mon doux Jésus perça le cœur

En présence de sa mère : il meurt,

Pendant qu'elle le contemple, la Vierge affligée.  
Et vraiment tu me sembles une vermeille rose  
Ou un rubis plus riche et plus brillant  
Qui entraîne toute âme à te regarder fixement.  
Ô plaie, précieuse plus que toute pierre  
Pour enrichir toute âme et toute nation  
Qui te contemple au sein du Crucifié.

## **Laudes spirituelles**

Mon Jésus, mon Jésus,  
Qui suis-je, et qui es-tu ?  
Mon Jésus, mon doux Amour,  
Mon Jésus est tendre et beau.  
Il est le seul qui me brûle  
Et qui m'enflamme le cœur.  
Mon Jésus, mon Jésus,  
Qui suis-je, et qui es-tu ?  
En Jésus, je veux espérer,  
Jésus seulement je veux suivre,  
Jésus seul je veux écouter  
Seul mon Jésus je veux aimer.  
Mon Jésus, mon Jésus,  
Qui suis-je, et qui es-tu ?  
Je ne veux plus entendre personne  
S'il ne parle de Jésus ;  
Et du monde je ne veux plus,  
Je veux être à jeun de tout.  
Mon Jésus, mon Jésus,  
Qui suis-je, et qui es-tu ?  
Je déverserai de mes yeux

Fleuves et fontaines, et je pleurerai.  
Toi, mon Jésus, je t'appellerai  
Pour découvrir où tu te trouves.  
Mon Jésus, mon Jésus,  
Qui suis-je, et qui es-tu ?  
Par les campagnes, près des pasteurs,  
J'irai, cherchant mon Jésus.  
J'irai partout, poussant des cris,  
Exhalant de douces ardeurs.  
Mon Jésus, mon Jésus,  
Qui suis-je, et qui es-tu ?  
Assis parmi les ronces et les plantes,  
Je me tiendrai dans les bois et forêts ;  
Parmi les bêtes sauvages et les fauves  
J'appellerai Jésus mon doux amant.  
Mon Jésus, mon Jésus,  
Qui suis-je, et qui es-tu ?  
J'appellerai toutes les bêtes  
Pour louer mon cher amour ;  
J'aimerai Jésus avec larmes,  
Je l'appellerai par mes prières.  
Mon Jésus, mon Jésus,  
Qui suis-je, et qui es-tu ?  
J'appellerai les angelots gracieux  
Qui, avec leurs gentilles rondes,  
Accompagnent mes paroles,  
Joyeux, tendres et mignons.  
Mon Jésus, mon Jésus,  
Qui suis-je, et qui es-tu ?  
J'appellerai les prés herbeux  
Et les fleurettes bleues et jaunes  
Qui poussent au fond des vallées,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



que j'en sois suffisamment reconnaissant. En brûlant d'une ardeur de charité que vous aviez empreinte dans mon cœur, je poussai dehors ces paroles : « Biens, terre, vie et toutes choses ne sont rien ».

Toutes les considérations précédentes m'émurent puissamment à quitter le monde, mais je ne pouvais m'y résoudre totalement... Après avoir été occupé de la considération du cours de ma vie future, et ce non sans grande anxiété et perplexité d'esprit, après avoir eu recours à votre bonté par de continuelles prières, et finalement après avoir résolu de faire célébrer trois messes en l'honneur de la très Sainte Trinité, avec l'intention de vous supplier que votre grâce daigne me fortifier au point de me faire abandonner le monde, vous, Seigneur, m'avez appelé si clairement à la perfection de la vie religieuse que nul doute n'en demeura en mon esprit. Vous m'avez appelé, Seigneur, avec une voix si claire, manifeste et résonnante, que les fonctions de mon corps et de mon âme cessant d'opérer, je ne pus aucunement résister à une si puissante et si efficace vocation. Car environ la minuit, étant tout seul dans ma chambre et élevant mon esprit vers vous..., je me sentis attiré par vous, et mon esprit si rempli d'une subite lumière surnaturelle et ma volonté embrasée d'un si grand feu de charité, qu'étant tout hors de moi, transporté en vous, je demeurai comme ayant perdu tout sentiment de moi et du monde, tout ravi par-dessus moi. Auquel ravissement et aberration des sens, je connus d'une manière si indicible votre volonté touchant ma vocation, que même si un ange m'était apparu visiblement pour me le déclarer, je n'aurais pas su la comprendre plus parfaitement, ni la croire plus fermement ; tellement qu'avec un grand étonnement, m'émerveillant de votre bonté et me trouvant tout enflammé du feu de votre amour, je ne pus me contenir, avec les bras élevés vers le Ciel, de crier en

proférant ces paroles : « Ô Seigneur, qui est semblable à vous ? Tous mes os disent : qui est semblable à vous Seigneur ? »

Vous avez distillé si abondamment de votre main libérale la rosée du Ciel jusqu'au fond de mon âme, que par ce moyen, je passai presque toute la nuit à penser à vos suavités. Et, me trouvant étonné et vaincu par l'excès de votre bonté, je protestai, devant vous et toute votre cour céleste, d'abandonner totalement ce monde, et de distribuer aux pauvres, qui sont vos membres, tout ce que je possédais. De laquelle promesse non seulement je ne me repentis jamais, mais de plus étant favorisé par votre grâce spéciale..., je ne ressentis jamais aucune tentation contraire.

# Joseph du Tremblay

1577–1638

Fils d'un Président de la Chambre des Requêtes au Parlement de Paris, François le Clerc du Tremblay se distingua d'abord dans la carrière des armes. Entré en 1599 chez les frères mineurs capucins, il devint provincial de Touraine, ce qui lui donna l'occasion d'être l'agent de réconciliation entre Marie de Médicis et les Princes. C'est de là que date sa carrière politique : conseiller personnel de Richelieu, auquel il aurait dû succéder, il eut une influence prépondérante sur la politique étrangère de Louis XIII.

Un tel rôle n'était pas fait pour lui concilier l'esprit des envieux ni des huguenots, et la réputation de celui qu'on appelait l'Éminence grise eut à en souffrir. Mais les biographes s'accordent à lui reconnaître une vertu éminente et une profonde piété ; prédicateur écouté et confesseur éclairé, plein de zèle pour la conversion des hérétiques et des infidèles, il se dépensa avec autant d'ardeur au service de Dieu qu'au service de sa patrie.

On lui doit notamment deux traités : *Introduction à la Vie spirituelle* et *La Perfection séraphique*. Fondateur de la congrégation du Calvaire, il écrivit pour ces religieuses une *Retraite de dix jours*. La doctrine est parfois obscure et la langue a quelque peu vieilli.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

épouse, belle à mes yeux, belle aux yeux de tous ces divins et séraphiques esprits, belle de grâce et de mérite, belle de toute perfection et incomparable en vertu : car il n'y a rien au monde, ni dans le Ciel des anges, qui puisse égaler ta beauté » ; l'éclat et le brillant qui jaillissent de ce beau visage, venant à frapper doucement les yeux, les éblouissent et les font éclipser. « Tu es ma belle, disait ce saint amant, terrible comme un escadron de soldats bien ordonné ou une armée bien rangée ». Te dirais-je ici que cet épithalame d'amour endure plusieurs sens et souffre grand nombre d'explications fort différentes ? Si tu suis le sens littéral, tu trouveras que Salomon, éperdument amoureux, parle à la fille de Pharaon, sa chère maîtresse, pour les beautés de laquelle il mourait mille fois le jour, lui remettant devant les yeux le tableau de ses traits et les traits de ses plus charmantes perfections, pour aucun autre dessein que pour lui ravir le cœur et attirer après lui ses plus amoureux soupirs. Si tu perces plus avant et que l'envie te prenne de rompre l'écorce de la lettre, tu connaîtras que c'est le chéri de nos cœurs, le cœur de Dieu, ce chaste Époux de nos âmes, qui dépeint et crayonne au vif les rares excellences de ses épouses.

Ce que l'Époux attribue à son épouse avec mille traits amoureux qu'il lui jette dans le cœur, pour l'obliger à l'aimer, et les mêmes paranymphes qu'il fait à sa louange, je puis les attribuer et les chanter à la croix de Jésus, qui est l'épouse des martyrs d'amour et de toutes les âmes souffrantes ; surhaussant la voix et redoublant mes cris en cette sorte : « Ha ! chère croix, épouse de mon âme, l'amie de mon cœur, l'unique de mes désirs, que tu es belle, et que tu as de relief par-dessus tout ce qui est de plus excellent ; belle aux yeux de Dieu, puisqu'il est mort entre tes bras ; belle aux yeux des hommes et des anges, puisque par toi ils ont mérité la grâce et la gloire ; belle en tes feuilles mais plus belle encore en tes fruits, portant sur ton sacré

branchage le fruit de vie et les délices de tout le paradis ; croix admirable qui soutient le Ciel, qui régit et gouverne le monde, qui perce jusqu'au plus creux de l'enfer, croix qui germe le doux fruit des vertus, qui donne la vie aux morts et le paradis aux âmes criminelles et coupables de l'enfer ; croix bienheureuse qui porte le prix et la récompense des âmes souffrantes et qui leur sert de miroir pour bien souffrir ; croix honorable et suradorable, qui sert d'ornement à toutes les créatures et ne s'en trouve une seule qui ne soit enrichie de cette noble marque depuis la mort de Jésus...

Pour la croix de Jésus, tu la portes en plusieurs façons et manières. La première, lorsque tu le suis et l'accompagnes, de Jérusalem au Calvaire, non comme les Juifs qui ne respiraient que cruauté, mais comme un autre Simon (lequel obéissait à leur vouloir, partie par force et partie peut-être par pitié) se met en devoir de soulager Jésus-Christ, qu'il voyait presque expirer sous la charge d'un si pesant fardeau que celui de la croix. La seconde façon de porter la croix de Jésus, c'est lorsque tu n'as plus d'yeux que pour contempler ses douleurs, plus de bras que pour l'étreindre amoureusement en cette croix, plus de cœur que pour l'unir à ce cœur crucifié, plus de mémoire que pour penser à la douloureuse Passion, ainsi que le pratiquait cette sainte amante du Cantique qui n'avait des yeux que pour contempler son Jésus mourant, des bras que pour l'étreindre amoureusement, de cœur ni d'affection que pour son bien-aimé et pour lui témoigner l'excès de ses plus intimes cordialités : écoute-la parler, et vois si tu as les yeux, les caresses et mignardises qu'elle lui fait. « Mon bien aimé demeurera dans mon sein comme un vaisseau ou bouquet de myrrhe. »

C'est de quoi, cher souffrant, tu dois faire plus d'état, suivant les vestiges de cette sainte épouse et de ces grands amateurs de la croix, n'ayant rien de plus cher au monde que

d'avoir un continuel ressouvenir de ses douleurs et de porter ce vaisseau de myrrhe de la croix de Jésus dans le plus secret de ton cœur, soit que tu boives, soit que tu manges, soit que tu te reposes et travailles, pense et repense à ton amour expirant sous le pesant fardeau de la croix...

Puisqu'il faut mourir dans la douleur, permets, ô âme, avant que je meure, que je te fasse voir ce que les Cieux ne peuvent voir qu'en deuil et le crêpe sur les yeux. Allons maintenant de compagnie et montons avec Jésus la montagne du Calvaire, pour là être crucifié avec lui. Sus donc, cher souffrant, il est temps, de suivre ton Jésus et de frayer le chemin que le premier il t'a frayé. Je sais, et il est très certain, que jamais tu n'arriveras après lui si tu ne le suis à la piste. Hélas ! que le nombre est petit de ceux qui veulent marcher sur vos pas, et cependant il ne se trouve personne qui ne désire jouir de vous.

Chacun sait que dans la dextre de votre béatitude il y a des plaisirs sans nombre et des joies sans fin ; et pour cette raison il n'y a personne qui ne demande la jouissance de votre bonheur, mais peu et presque personne qui parle de vous suivre ou imiter dans le chemin de vos douleurs. Que je ne sois, s'il vous plaît, de ce nombre, et que je vous suive en la vie et en la mort. Maintenant que je suis arrivé au Calvaire avec vous, faites que j'y demeure pour votre amour ; aussi bien la vie m'est ennuyeuse et, vous voyant mourir en ce lieu de charogne et de puanteur, je ne désire plus vivre. Et il faut que je meure avec vous. Mais auparavant que d'expirer avec vous en ce lieu, permettez que j'y fasse ma demeure, pour y voir et contempler le dernier acte d'amour, mais le plus excellent que jamais vous ayez pratiqué pour le salut des humains. Vous le dites vous-même, que personne ne peut produire aucun acte plus excellent d'amour et de charité que celui qui donne son âme et sa vie pour ses amis ; vous donnez ici, mon Sauveur, et l'âme et la vie, non seulement

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



lâchetés et mes doutes, et de confier uniquement à la volonté du Seigneur ce que je n'osais entreprendre en vue de ma faiblesse.

Tous ces motifs m'obligèrent à me soumettre à cette grande vertu d'obéissance, et je résolus au nom du Très-Haut et de mon auguste Reine et Maîtresse de vaincre mes répugnances. J'appelle cette vertu grande, non seulement parce qu'elle offre à Dieu comme un sacrifice d'holocauste ce qu'il y a de plus noble dans la créature, c'est-à-dire l'entendement, le propre sentiment et la volonté, mais aussi parce qu'il n'en est point qui conduise plus sûrement au véritable but, puisqu'en obéissant, la créature n'opère plus par elle-même, mais qu'elle opère comme l'instrument de celui qui la conduit et la dirige...

Je vous glorifie et je vous loue, ô Roi de Gloire, de ce que, par un effet de votre adorable providence, votre majesté infinie a caché aux sages et aux savants tant de sublimes mystères, et les a révélés à votre humble servante, quelque inutile qu'elle soit à votre Église. Certes, on vous reconnaîtra pour le Tout-Puissant et pour l'auteur de cet ouvrage avec une admiration d'autant plus juste que vous vous serez servi d'un plus pauvre et plus faible instrument.

Traduit de l'espagnol par le Père Thomas Croset

# Brancati de Lauria

1612–1693

Né à Lauria en Lucanie, ce célèbre conventuel fut successivement maître en théologie, professeur à l'Université de la Sapience, consultant de cinq Congrégations romaines, examinateur du clergé et des évêques, cardinal et bibliothécaire de la sainte Église.

Théologien éminent, son œuvre capitale est un *Commentaire de la doctrine scotiste*, en huit volumes in-folio. Mais là où il se montre un véritable maître spirituel, c'est dans son traité intitulé : *Huit Opuscules sur l'Oraison chrétienne*, dont la sûreté de la doctrine a fait un guide en la matière.

## **À qui est accordée la contemplation infuse ?**

Cette question est débattue pour la consolation des pieux fidèles, pour qu'ils ne pensent pas que ceux-là seuls sont parfaits dans l'Église auxquels ils voient Dieu accorder ce don (de la contemplation), tandis qu'ils ne trouvent pas la perfection chez ceux dont ils constatent l'absence de ce don.

D'autre part, quoique la vie contemplative, au témoignage du Sauveur, soit la meilleure – et donc plus parfaite que la vie active – ce n'est pas pour cela que la perfection chrétienne consiste en elle seule. Très rares en effet sont ceux qui vaquent à la contemplation, et plus encore à la contemplation infuse, alors que ceux qui recourent à la méditation sont innombrables. Et pourtant, nous constatons que beaucoup sont canonisés, bien

que, à leur procès, il ne soit pas fait mention de contemplation infuse : on y trouve toujours leurs vertus héroïques et leurs miracles.

La contemplation infuse est accordée tantôt aux parfaits, tantôt aux non-parfaits. Aussi, sa présence chez quelqu'un n'est pas un signe de perfection certaine, pas plus que son absence ne soit un signe certain de non perfection ou d'imperfection.

La première preuve en est l'autorité de saint Grégoire. Voici ce qu'il déclare : « La grâce de la contemplation n'est pas donnée aux plus élevés et refusée aux plus petits. Les plus élevés la reçoivent souvent, les plus petits souvent, plus souvent encore les solitaires, et même quelquefois les gens mariés. Si donc il n'existe pour les fidèles aucun office dont on puisse exclure la grâce de la contemplation, n'importe qui possède au fond de son cœur la possibilité d'être illuminé par la lumière de la contemplation... » Si donc cette grâce n'est pas donnée seulement aux plus élevés, c'est-à-dire aux parfaits, mais aussi aux moyens, aux petits et encore aux Époux, elle n'est pas un signe de perfection chez celui qui la possède, ni un signe d'imperfection chez celui qui ne la possède pas...

L'un des signes certains de la perfection est celui que le Christ nous a indiqué. « Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu as, et donne-le aux pauvres... : puis viens, suis-moi ! » C'est ce que beaucoup ont fait et ils furent parfaits... Rien d'étonnant pour personne que Dieu n'accorde pas la contemplation infuse à tous ses amis et bien-aimés, quoiqu'ils soient parfaits dans toutes les Vertus ; rien d'étonnant non plus qu'il l'accorde à d'autres moins parfaits, et même à ceux qui débutent dans la vie spirituelle, mais que tous admirent ses incompréhensibles jugements et ses voies inaccessibles, comme lorsque l'Apôtre s'écrie : « Ô altitude des richesses de la sagesse et de la science de Dieu ! »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

fit comprendre et voir tous les bienfaits et les grâces qu'il avait accordés à mon âme ; et de plus, il me fit connaître que je n'avais encore rien fait de ce que j'avais projeté ; mais qu'il voulait me voir, par une œuvre de coopération, collaborer à ses propres actions. Ainsi le voulait-il et en signe de cette volonté, il voulait même me signer du sceau de ses saintes plaies, en sorte que je sois sa véritable épouse.

À nouveau me vint une immense douleur de mes fautes, avec une lumière particulière sur l'amour infini de Dieu. Je me tenais entre la douleur et l'amour, et je voyais, sans voiles, dans les airs, Jésus crucifié. Je ne puis dire à peu près rien, avec la plume, de ce que j'éprouvai et de ce qui se produisit en cet instant. Mon unique souvenir, c'est que je vis sortir des plaies de Jésus cinq rayons ardents. Ils s'élançèrent vers moi ; l'un se posa sur mon cœur, les autres sur mes mains et sur mes pieds. Je ressentis une vive douleur et il me sembla qu'on m'avait transpercé le cœur avec une lance acérée, les mains et les pieds avec de gros clous. À ce moment j'acquis de plus grandes lumières, mais comme je ne m'en souviens plus bien, je ne les écris pas. Jésus me confirma encore dans mon titre d'épouse, et il me déclara que, quelle que soit la grâce que je lui demanderais par l'invocation de ses cinq plaies, je l'obtiendrais. Puis il disparut subitement.

Je revins à moi, anxieuse de souffrir, avec une nouvelle connaissance de moi-même et le désir de la conversion des pécheurs. En me regardant, je m'aperçus les bras étendus, et la cellule était remplie d'une grande lumière. La blessure du cœur était ouverte et produisait une grande abondance de sang : j'en ressentais une vive douleur. Je ne pouvais me mouvoir en aucune façon, à cause de la souffrance et de la douleur que j'endurais aux mains et aux pieds. En leur milieu, tant dessus que dessous, il y avait une pustule grosse comme un pois. Quand je vis ces

stigmates extérieurs, je pleurai beaucoup et, du fond du cœur, je priai le Seigneur de bien vouloir les cacher aux yeux de tous. Mon Dieu ! quel chagrin me fit tout cela ! Du mieux que je pus, j'essuyai la blessure du cœur et j'effaçai le sang du sol ainsi qu'aux endroits où il avait jailli.

Il me souvient que, subitement, je tombai de nouveau en extase : je vis Jésus crucifié, et il me dit de ne pas me chagriner à cause de cela, parce que c'était sa volonté que ces stigmates restent exposés à la vue de tous ; ainsi serait confirmé qu'il étendait ses bienfaits aux ingrats eux-mêmes – dont j'étais – pourvu qu'ils soient disposés de tout leur cœur à sa sainte volonté.

Textes traduits de l'italien par Ivan Gobry

# Gaétan-Marie de Bergame

1672–1753

Marc Migliorini, après de brillantes études juridiques, puis théologiques, entra dans l'Ordre des frères mineurs capucins, dont il fut l'un des grands prédicateurs ; cette expérience de la parole lui inspira un ouvrage qui devint rapidement classique : *L'Homme apostolique en chaire*.

Il avait alors cinquante ans et semblait promis à prolonger avec succès une si brillante carrière oratoire, mais il obtint de se retirer dans une cellule et de consacrer à la vie contemplative le reste de sa vie. Sa solitude lui inspira de nombreux ouvrages de dévotion, dont *Les Pensées et Affections sur la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ*.

## La souffrance de Jésus

L'intérieur de Jésus-Christ est un sanctuaire fermé, inaccessible à la faiblesse de notre entendement. Que son âme puisse souffrir quoique intimement unie à la divinité ; que la divinité ne se contente pas de laisser souffrir son humanité sainte ; qu'elle concoure même à accroître ses souffrances ; que Jésus-Christ puisse survivre à des peines si excessives ; qu'il soit infiniment heureux par la vision de Dieu et la possession de sa gloire et en même temps souverainement affligé à la vue d'une infinité de tristes objets qui le pénètrent et l'accable de douleur : ce sont là autant de prodiges et de mystères bien propres à édifier notre foi, à augmenter notre admiration. Il est certain que

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



soient particulièrement renfermées dans ce vœu) : l'humilité, la patience, la charité, l'oraison continuelle, la douceur, la modestie, la ferveur dans les divines louanges, une mortification générale en toutes circonstances, la fuite de tout soulagement et la recherche de toute pure souffrance, le silence, la présence de Dieu, l'abnégation perpétuelle de la volonté, qui à l'avenir ne sera plus en mon pouvoir, l'ayant livrée par ce vœu si grand qu'il renferme tous les vœux. Voilà l'offrande sans retour que je fais de tout moi-même à votre divine majesté, voilà mon sacrifice, acceptez-le, ô mon Dieu, et communiquez-moi la force de le mettre à exécution avec une entière fidélité. Désormais, je ne serai plus libre en quoi que ce soit, mais pour toujours l'esclave de votre divine majesté. Toutefois, comme je crains que ma nature cherche parfois à être débarrassée et déliée de cette chaîne d'or, je fais vœu, ô mon Dieu, de ne jamais me faire relever d'un engagement si doux et en même temps si difficile. À genoux devant votre infinie majesté, je vous conjure par les mérites infinis du Sang très précieux de Jésus-Christ, notre rédempteur, de me communiquer les forces pour l'observer inviolablement, et la persévérance pour m'y maintenir sans tache jusqu'à la fin. « *In te Domine speravi, non confundar in aeternum* ».

Amen.

Textes traduits de l'italien par le P. Ladislas de Vannes

# Ambroise de Lombez

1708–1778

Ambroise de Lombez est, avec Benoît de Canfeld, le plus grand nom parmi les maîtres spirituels capucins. Sans doute n'a-t-il pas trouvé autant de lecteurs de son vivant, et ne peut-il faire figure de chef de file ; mais alors que Canfeld et son école nous apparaissent aujourd'hui bien surannés, Lombez nous offre, après deux siècles, une langue rayonnante de fraîcheur et de jeunesse, qui n'en donne que plus de relief à la plénitude de sa doctrine. Cette double actualité du message et du style lui assure aujourd'hui maint lecteur qui renonce aux subtilités fleuries de tant d'ouvrages contemporains ou antérieurs.

De son nom Ambroise de Lapeyrie, il naquit à Lombez, en Armagnac, le 20 mars 1708, entra chez les capucins à seize ans et, malgré les différentes charges qu'il remplit dans son Ordre : maître des novices, commissaire, définitif, visiteur, rayonna surtout par le ministère de la confession et de la direction. Il mourut en odeur de sainteté le 25 octobre 1778.

Il publia notamment des *Lettres spirituelles*, un *Traité de la Joie de l'Âme chrétienne*, une *Explication sur les Commandements de Dieu*, un *Discours sur l'État religieux* ; mais son ouvrage le plus célèbre est, sans contredit, le *Traité de la Paix intérieure*, par lequel il tente de conduire les âmes à une sérénité à la fois franciscaine et salésienne.

**Prière dans l'aridité spirituelle**

Seigneur, me voici devant vous sans réflexion, sans sentiment, comme un animal stupide ; et cependant je ne me rebute pas, puisque vous ne me rebutez point vous-même. Je veux persévérer dans l'oraison et, si je ne puis faire beaucoup pour vous, du moins je me tiendrai devant vous. Je vous glorifierai par mes souffrances, si je ne le puis par une ferveur sensible. Je hais de tout mon cœur les péchés, les négligences qui vous éloignent de moi ; mais j'en reçois volontiers la peine. Quand je ne serais point coupable, je voudrais toujours être soumis. Votre volonté toujours adorable me rendra précieuses jusqu'à vos rigueurs. J'adorerai votre souveraineté, si je ne puis goûter vos miséricordes ; mais je ne désespère pas d'en ressentir enfin les douces effusions. Vous avez beau me montrer un visage sévère, quand vous me frapperiez du dernier coup, mon dernier soupir serait un mouvement de ma confiance ; quand je serais cette vigne que vous avez abandonnée, que vous avez défendu aux nuées d'arroser, et que vous avez changée en une solitude inculte, j'espère que dans votre plus grand éloignement vous vous tournerez vers moi, que du haut du Ciel vous jetterez un regard favorable sur cette vigne que votre droite a plantée, et que vous la visiterez par les influences de votre amour, que le temps viendra où le désert le plus affreux sera changé en un champ fertile et riant, où vous vous plairez à faire éclater votre gloire et à peindre votre beauté. Vous aimez, Seigneur, à travailler sur le néant : me voici, et si je suis encore quelque chose à mes propres yeux, hâtez mon anéantissement pour commencer votre ouvrage.

## **L'humble méditation**

Travaillons à notre sanctification courageusement,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'oraison et je ne me souviens pas que Dieu m'ait autant favorisé du don des larmes que dans ces matières. À l'oraison, je n'aurais pas pu m'en défendre ; c'était comme une douce violence à laquelle il m'était impossible de résister. Quoique j'étais dans un endroit retiré, où les religieuses ne pouvaient même me voir en face, il survint que quelques-unes s'en aperçurent. Il y en avait de curieuses qui, à la fin de l'oraison, venaient me regarder en face pour voir si j'avais pleuré, puis elles s'en retournaient en souriant. Elles allèrent trouver ma maîtresse et lui dirent que j'avais des tentations et des peines d'esprit, et que je ne faisais que pleurer à l'oraison, et qu'il fallait qu'elle me dirige. Une fois en sortant de l'oraison, ma maîtresse vint me parler, et me dit : « Ma sœur, qu'avez-vous à pleurer tant ? quelles peines avez-vous ? » Je répondis que je n'avais point d'autres peines que celles de mes péchés, et en particulier de mon orgueil. Elle ne put savoir autre chose, sinon que je pleurais mes péchés.

Notre Seigneur me fit continuer cette manière d'oraison pendant quelque temps. Quelquefois, particulièrement dans les grandes fêtes de l'année, Notre Seigneur changeait mon oraison, et me faisait ordinairement méditer sur les mystères que ces fêtes représentent. Depuis ce temps-là, je me suis abandonnée entre ses mains, particulièrement pour l'oraison, je l'écoutais comme les autres. Quand je me mettais à l'oraison, dans le moment Notre Seigneur m'attirait à lui sur un autre sujet, dans lequel, autant que je pouvais, je me rendais fidèle à suivre ses attrait, sans avoir reçu aucun conseil ni avis de personne que de Dieu sur mon oraison.

Quelquefois il me venait à la pensée que je m'étais trompée, parce que je me disais : « Les religieuses font toutes l'oraison sur le même point d'oraison, et moi je la fais sur un autre. Il semble que je ne suis point de la communauté ». Sur cela Notre

Seigneur me fit connaître qu'il n'était pas nécessaire de faire toute l'oraison sur un même sujet ; qu'on n'avait pas tous les mêmes besoins, et que tous n'étaient pas appelés au même degré de grâce ; que pour moi j'avais à le suivre ; que quand il lui plairait, il me ferait faire l'oraison sur la lecture, et qu'à cette marque je connaîtrais que l'attrait de la grâce tomberait sur le point commun d'oraison. Je pris donc la ferme résolution de ne point m'écarter, dans mon oraison, des conseils et des avis que Dieu m'avait donnés, quelques peines et quelques tentations qui puissent m'en arriver.

# **XIX<sup>e</sup> – XX<sup>e</sup> siècles**

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



*À qui est accordée la contemplation infuse ?*

Victorin Aubertin

*L'union à Jésus-Christ*

Boniface Maes

*L'ivresse spirituelle*

Sainte Véronique Giuliani

*Premières révélations*

*Le couronnement d'épines*

*La stigmatisation*

Gaétan-Marie de Bergame

*La souffrance de Jésus*

Saint Léonard de Port-Maurice

*Acte d'amour*

Bienheureuse Marie-Crescence Höss

*Cantique*

*Sens de la souffrance*

Bienheureuse Marie-Madeleine Martinengo

*Le martyre de l'amour*  
*Participation à la Passion*  
*Le vœu du plus parfait*

Ambroise de Lombez

*Prière dans l'aridité spirituelle*  
*L'humble méditation*  
*Oraison et Eucharistie*

Hubert Hayer

*Comment se plaindre à Dieu ?*

Marie de la Nativité

*Conduite dans l'aridité spirituelle*  
*L'apprentissage de l'oraison*

*XIX<sup>e</sup> – XX<sup>e</sup> siècles*

Ludovic de Besse

*L'oraison de foi*

Ève Lavallière

*Lettre d'amour à Jésus*  
*Prière*

Valentin-M. Breton

*Plan de vie spirituelle*

Achevé d'imprimer par JOUVE

1 rue du Docteur Sauvé

53 100 Mayenne

en octobre 2013

Dépôt légal octobre 2013

Imprimé en France